

Sinclair Parfait DASSE BOHO

Université de Maroua

parfaitdasse@gmail.com

**Esthétisation de l'amour pluriel et marquage socio-identitaire dans *Trop de soleil tue l'amour* de Mongo Beti.
Approche sociopoétique des relations affectives**

Résumé

La présente contribution essaie de questionner l'identité sociale à partir de la relation socioaffective entre le Même et l'Autre dans *Trop de soleil tue l'amour*. L'hypothèse est que le texte rend compte des différents visages de l'amour dans leurs réappropriations socio-idéologique et esthétique, mettant l'homme en contact émotionnel avec son semblable (le concret) et avec la société (l'abstrait). L'identité et les mœurs de la société se lisent alors à travers la sexualisation du récit et de l'affect. À la lumière de la sociopoétique et de la sociocritique, l'étude se propose de montrer que l'amour, qui se reproduit dans le texte dans une variété définitoire et pratique, permet de décrypter la société via la textualisation de l'éros des personnages. Dans ce sens, la flexibilité de l'identité socioaffective des personnages, reflet de l'homme social dans le texte de fiction, est tributaire des modalités de l'affect socio-érotique qui auréole le récit et met en évidence le modèle de société que l'auteur décrit. L'amour devient alors le prétexte d'un marquage de l'identité socio-individuelle à travers ses quatre aspects les plus saillants : l'aspect *passion*, l'aspect *noble* ou *désintéressé*, l'aspect *rejet* et l'aspect *infatuation* ou *vice*.

Mots-clés : Amour, Sexualité, Identité, Mongo Beti, Société.

Abstract

The present contribution attempts to question social identity from the socio-affective relationship between the Same and the Other in *Trop de soleil tue l'amour*. The hypothesis is that the text accounts for different faces of love in their socio-ideological and aesthetic reappropriations, putting man in emotional contact with his fellow human beings (the concrete) and to the Society (the abstract). The identity and mores of society are then read through the sexualization of narrative and affect. In the light of sociopoetics and sociocriticism, the study shows how love, which is reproduced in the text in a definitory and practical variety, makes it possible to decipher society via

the textualization of characters' eros. In this sense, the flexibility of the characters' socio-affective identity, a reflection of the social man in the literary text, is dependent on the modalities of the socio-erotic affect that haloes the narrative and highlights the model of society that the author describes. Love then becomes the pretext for marking socio-individual identity through its four most salient aspects: the "passion" aspect, the "noble or disinterested" aspect, the "rejection" aspect and the "infatuation or vice aspect".

Keywords: Love; Sexuality; Identity; Mongo Beti; Society.

Introduction

Depuis bientôt un demi-siècle de critique, de nombreuses recherches ont remué les productions de Mongo Beti, écrivain prolifique camerounais à la verve sarcastique, si bien qu'il serait périlleux d'envisager une contribution sur un tel écrivain sur qui tout semble avoir été dit. Cette attitude reste pourtant le meilleur risque à prendre, notamment si l'on entend retrouver, démontrer et étudier dans le lot de travaux sur Mongo Beti, un vide empirique. En effet, la majorité de travaux scientifiques ont négligé un aspect, qui n'est pas des moindres, des œuvres de Mongo Beti : la thématique de l'amour, dans ses configurations socioaffective et mondaine. *Trop de soleil tue l'amour*³³ semble le texte qui permet une telle entreprise de critique. Publié en 1999, ce roman expose la situation sociopolitique d'un pays africain pendant la période postcoloniale, mettant en lumière plusieurs problèmes auxquels est confrontée par extension l'Afrique entière après l'accession à l'indépendance de la majorité de ses pays. Entre autres thèmes abordés, on peut citer la dictature, l'injustice sociale, l'insécurité, la violence, la débauche, l'alcoolisme, l'exploitation du Noir par le Blanc, la corruption ambiante et l'amour. Pour Wormser *et al.* (2011), « il y a différentes conceptions de l'amour » (p. 29). Dans sa dimension affective, l'amour est le sentiment d'affection et d'attachement profond qu'éprouve une personne à l'égard d'une autre. D'un point de vue social, l'amour met en relation l'homme et son semblable d'une part, et d'autre part l'homme et l'abstraction politique qu'est l'État, la société ou le gouvernement.

Mais il est certain que l'amour fait partie du riche champ lexical de la sexualité. En effet, « la sexualité renvoie à l'activité génitale. Mais elle se confond parfois avec l'affection, la tendresse, certaines émotions, l'amour. Elle peut aussi renvoyer à l'imaginaire érotique, aux conduites de séduction, à la sensualité, au plaisir, etc. Son caractère polymorphe persiste dans le cas d'une approche plus rigoureuse » (Courtois, 1998 : 614). Cette définition de Courtois confine la sexualité à l'ensemble des habitudes et attitudes liées au

³³ Dans la suite de ce travail, cette œuvre sera désignée par les initiales *TSTA*.

sexe, c'est-à-dire à l'éros dans une société précise. Or, dans ses travaux empiriques sur les relations affectives, le psychologue Robert Sternberg (1986 : 119-135) propose la théorie du « Triangle de l'amour »³⁴ qui, « généralement reconnu comme étant l'un des meilleurs modèles pour expliquer le concept amoureux » (Bormans, 2013 : 23)³⁵, repose sur trois piliers définitoires : l'intimité, la passion et l'engagement. Si le premier pilier est essentiellement érotique et émotionnel, le deuxième est plus affectif tandis que le dernier, relationnel ou social, relève de la prise de responsabilités.

Dans le cadre de la présente contribution, l'amour est considéré aussi bien dans son sens psychoaffectif que social. Dans cette optique, en s'appuyant sur les deux premiers piliers de Sternberg (1986 : 119), l'étude de l'amour va englober d'une part les attitudes émotionnelles du Même envers l'Autre dans un cadre strictement érotique et sentimental, mais aussi affectif. Cet aspect va nécessiter une description de l'éros et de l'affect textuels, une étude de leur poétisation. D'autre part, avec le troisième pilier de Sternberg, l'étude va envisager l'amour dans le sens des responsabilités sociales de l'homme envers son semblable, ce qui va requérir une approche analytique, plutôt que descriptive, des relations sociales, puisque « la sexualité humaine est indissociable des aspects sociaux et culturels » (Courtois, 1998 : 615). Dans ce sens, tout en considérant que « le roman est l'histoire d'une recherche dégradée [...] de valeurs authentiques dans un monde dégradé lui aussi, mais à un niveau autrement avancé et sur un mode différent » (Goldmann, 1964 : 23), la question de l'identité sera soulevée à partir de l'analyse dualiste (affect/société) de l'amour dans la mesure où les relations du Même avec l'Autre seront questionnées afin de révéler la posture identitaire du personnage, par ailleurs considéré comme le reflet de l'homme social dans le texte.

Dès lors, il se pose le problème de la configuration et des enjeux, à travers la mise en récit de l'affect, des relations socioaffectives de l'homme envers son semblable et envers la société. Comment la manipulation esthétique de l'amour par l'auteur à travers ses personnages rend-elle

³⁴ Il postule que : « According to the theory, love has three components: (a) *intimacy*, which encompasses the feelings of closeness, connectedness, and bondedness one experiences in loving relationships; (b) *passion*, which encompasses the drives that lead to romance, physical attraction, and sexual consummation; and (c) *decision/commitment*, which encompasses, in the short term, the decision that one loves another, and in the long term, the commitment to maintain that love » (1986 : 119).

³⁵ Leo Bormans définit ce triangle en ces mots : « l'amour est un triangle dont les trois composantes de base sont l'intimité, la passion et l'engagement. L'intimité comprend la confiance, le soin, la compassion, la communication, la compréhension, l'empathie et l'attachement. La passion englobe l'excitation, l'énergie, l'enthousiasme et le sentiment irrésistible d'être magnétiquement attiré par une autre personne. L'engagement implique la décision de maintenir, quoi qu'il arrive, la relation dans le long terme, peut-être même indéfiniment » (2013 : 24).

compte de l'identité sociale et de l'état des mœurs de la société ? El Hadji Malick Ndiaye (2008 : 106) définit l'écriture comme « un moyen de représentation et d'affirmation (ou de construction) identitaire, [qui] se dispense dans un premier temps d'une ambition de neutralité ». Dans cette perspective, il s'agit de montrer que Mongo Beti revisite la question de l'identité socio-émotionnelle en mobilisant les données de l'affect de l'ipséité en relation avec l'altérité. Le présupposé empirique est que Mongo Beti configure, ou au mieux reconfigure, l'amour dans son roman, non pas pour s'écarter de la norme de critique qui postule de donner sens à la doxa à travers l'écriture, ainsi que le conçoivent Dubois (1978 : 34)³⁶ et Kadima Nzuji cité par Chevrier (1984)³⁷, mais pour la consacrer, l'entériner. L'étude se propose alors de lire *TSTA* comme un cadre scriptural qui rend compte de la réalité de l'affect dans ses réappropriations socio-idéologique et esthétique, mettant l'homme en relation avec son semblable (le concret) et avec la société (l'État, l'abstrait).

Pour mener les analyses, la démarche sociocritique montpelliéraine d'Edmond Cros (2002) est utile. Elle est définie par Neefs *et al.* (1992) comme étant la perspective qui

privilégie le travail textuel, c'est-à-dire la production du sens dans son double versant : celui de la transgression ou de l'innovation, et celui des tensions internes, ou de la mystification [...] perçoit la spécificité du littéraire : d'une part la transformation du discours social qu'opère le texte, et qui lui permet de ne pas tomber dans le ressassement stérile de la doxa ; d'autre part les contradictions idéologiques internes qui le traversent à son insu, et qui manifestent les apories et les ruptures qu'aucune théorie contemporaine n'est capable de percevoir et de prendre en charge (Neefs *et al.*, 1992 : 30-31).

Dans cette optique, « le postulat de départ est la nature sociale du texte littéraire, la présence constitutive du social dans son élaboration. Le social ne se reflète pas dans l'œuvre, mais, s'y reproduit » (Gengembre, 1996 : 53). Dans le même sillage, la sociopoétique, selon les perspectives de Montandon, va « permet[tre] d'envisager la relation entre le texte et son contexte

³⁶ Jacques Dubois (1978), *L'institution de la littérature*, Paris, Nathan-Bruxelles, Labor. À la page 34, il affirme : « La littérature est une institution à la fois comme organisation autonome, comme système socialisateur, et comme appareil idéologique ».

³⁷ Kadima Nzuji cité par Jacques Chevrier dans *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1984. Pour lui, « chaque pays vit une situation qui lui est particulière à laquelle il tente d'apporter une réponse spécifique en fonction de ses intérêts et de ses objectifs. Dès lors la littérature qui est, elle-même, une manière de réponse aux sollicitations, voire aux défis de notre environnement et de notre temps, s'imprègne tout naturellement des courants idéologiques qui informent et sous-tendent son lieu de production. Elle se pose comme un miroir de la conscience collective. D'où la nécessité et l'urgence de fonder un discours critique pouvant désigner et décrire avec bonheur ce phénomène nouveau qu'est l'émergence des littératures nationales d'Afrique ».

d'émergence [dans la mesure où elle] repose sur le principe de la sociabilité du texte » (Montandon, 2016 : 112). Pour cela, il est intéressant de montrer comment l'amour, dans sa dimension socioaffective comme dans une variété définitoire esthétique et pratique, se reproduit dans *TSTA* de Mongo Beti, et ce qu'il engendre éventuellement comme conséquences sur la configuration, l'évolution ou la flexibilité de l'identité des personnages entendus comme reflet de l'homme social dans le texte littéraire ; le tout en appréhendant, comme le suggère Greimas (1970), le personnage comme un modèle sémiotique.

Le cadre théorique de la présente étude s'inspire de la riche classification des postures amoureuses effectuée par Courtois (1998)³⁸ et de la théorie du « Triangle de l'amour » de Sternberg (1986)³⁹ reprise par Bormans (2013)⁴⁰. Le travail va s'appesantir sur les quatre paradigmes sémantiques les plus marquants et les plus expressifs⁴¹ de l'amour dans ce roman. Il s'agit de l'aspect *passion* (1), l'aspect *noble* ou *désintéressé* (2), l'aspect *rejet*⁴² (3) et l'aspect *infatuation* ou *vice* (4). Mais, ces pôles de référence ne seront pas utilisés à titre exhaustif, tant il conviendra aussi de les disséquer, si besoin en était encore, pour plus de précision et de valeur.

³⁸ En se référant aux travaux de Apostolidis (1993), Courtois (1998 : 616) distingue plusieurs formes d'amour. Il cite entre autres « la satisfaction d'un besoin charnel "brut" et le désir d'épanouissement à la fois "physique" et "affectif " et, au -delà, entre "le plaisir de bas étage" et "l'amour noble" ». Cette posture peut d'ailleurs être élargie à celle soulignée dans le *Dictionnaire de l'Académie française* (1798 : 128-129) qui cite plusieurs formes d'amour « Amour extrême. Amour ardent. Amour violent. Amour honnête [...] Amour charnel. Amour désordonné. Amour sensuel [...] Amour réciproque. Amour mutuel ».

³⁹ Les formes de l'amour proposées par Sternberg sont : « Nonlove, Liking, Infatuated love, Empty love, Romantic love, Companionate love, Fatuous love, Consummate love » (1986 : 123). (Notre traduction: Non-amour, Amitié, Amour infatuation, Amour vide, Amour Romantique, Amour compagnonnage, Amour intérêt, Amour consommation »). Le non-amour peut, dans une certaine mesure, être assimilé à la haine, au rejet. Cette possibilité est évoquée dans la section 3 de cet article.

⁴⁰ La classification de Bormans permet aussi de mieux comprendre les possibles interactions entre les éléments du « triangle » de Sternberg afin de situer les formes d'amour qui découlent de ces interactions. Bormans explique : « Différentes combinaisons d'intimité, de passion et d'engagement génèrent différentes sortes d'amour. Si l'une de ces trois composantes est absente, c'est le non-amour. L'intimité seule est ce que nous interprétons en général comme étant l'amitié. La passion seule est un engouement passager. L'engagement seul est un « amour » vide. L'intimité associée à la passion, mais sans engagement, est l'amour « romantique ». L'intimité associée à l'engagement, mais dénué de passion, est l'amour compagnonnage. La passion associée à l'engagement, mais sans intimité, est l'amour fou. Et l'intimité associée à la passion et à l'engagement est l'amour accompli ou amour complet » (2013 : 24).

⁴¹ De nombreuses formes d'amour existent. Mais il est important de s'appesantir sur celles que met en relief l'écriture de Mongo Beti.

⁴² Cet aspect va s'inspirer de la « métaphore du miroir » (Hamon, 1984 : 57) pour aborder le revers de l'amour.

1. L'amour-passion : un attachement charnel au-dessus de l'affirmation de soi

Lorsqu'on parle généralement d'amour, la première idée renvoie à la sexualité, à quelque chose d'érotique. Pour Courtois (1998), « *la sexualité est à la fois une donnée psycho-socio-affective individuelle, voire personnelle, intime ou privée et en même temps interpersonnelle et collective. Elle est un facteur de socialisation important. Sexualité et social, sexualité et culture sont indissociables* » (p. 613, souligné par l'auteur). Le sentiment amoureux quant à lui est « une émotion que l'on ressent pour une autre personne, peu importe son identité sexuelle » (Landry, 2020 : 15). Dans la mesure où le visage de l'amour analysé dans cette section repose sur le deuxième pilier de Sternberg (1986), il « peut nous surprendre de façon relativement violente, ce que l'on appelle couramment le "*coup de foudre*", mais il peut également s'installer progressivement avec le temps, au fur et à mesure que la relation évolue » (Landry, 2020 : 15). De ce coup de foudre, résulte très souvent une passion entre les amants. Or, « la passion implique la réactivité » (Janov, 2006 : 13), c'est-à-dire une forte attirance d'un individu, un être envers un autre.

Bormans, en se référant au « triangle de l'amour » proposé par Sternberg ⁴³, considère l'amour-passion comme « un état émotionnel extrêmement puissant, généralement défini comme un état d'intense désir d'union avec une autre personne. C'est une émotion complexe, marquée par des hauts et des bas extrêmes, qui pousse la personne amoureuse à penser de manière obsessionnelle à la personne désirée » (Bormans, 2013 : 18).

Ces définitions sont assez claires pour donner un ensemble d'informations sur la manifestation de l'amour-passion, ainsi que les conséquences qui en résultent. Dans le cas d'espèce, il s'agit d'un sentiment poussé, d'une affection sans frein, d'un attachement charnel très fort que témoigne un individu, le plus souvent du sexe contraire, à l'être aimé⁴⁴ ou tout simplement envers l'Autre. Comme conséquences, on peut remarquer l'emportement de l'être amoureux qui lui fait perdre la raison, le contrôle et l'affirmation de soi. Ainsi, « l'être emporté par cet élan est dénué de tout bon sens, de toute raison, ce qui l'amène à ne pas pouvoir expliquer sa situation⁴⁵ ». L'amour-passion ne tient pas compte d'un certain nombre de

⁴³ Pour aller plus loin dans la compréhension, le lecteur peut se référer à la schématisation de la triangulation des relations affectives effectuée par Bormans (2013 : 25) et/ou aux différents schémas que propose Sternberg (1986 : 128-130).

⁴⁴ Il importe de noter que dans son élan scriptural, Mongo Béti évite soigneusement d'envisager les relations homosexuelles, dans toutes leurs formes (bisexuelle, transsexuelle, lesbienne, gay, etc.). Il semble ne pas accorder une importance notable à ce genre de pratique, contrairement à ce qui se passe au Canada (avec Christopher Di Omen par exemple) ou même en France (avec Hervé Guibert et Virginie Despentes).

⁴⁵ Définition de Wikipédia, disponible dans l'article « Trop de soleil tue l'amour » sur : <http://bits.wikimedia.org/apple-touch/wikipedia.png> ; page consultée le 02 mars 2024.

critères comme la lucidité du moi, la tempérance, la pondération, mais inscrit sa logique à leur détriment. L'identité du « Moi » amoureux se trouve ici soumise, voire subordonnée, au caractère le plus souvent envoûtant de l'altérité que l'on peut empiriquement considérer comme son idole sentimentale. La perte de la raison et de la maîtrise de soi est donc de manière générale les principales conséquences de l'amour-passion.

Pour mieux élucider les rouages de l'amour-passion, Bormans (2013) présente alors deux hypothèses qui soutendent sa réalisation. D'un côté, « l'amour partagé (quand l'objet du désir ressent la même chose en retour) est associé à l'épanouissement et à l'extase ; [d'un autre côté,] l'amour non partagé (quand l'objet du désir *ne* ressent *pas* la même chose en retour) est souvent associé à des sentiments de vide, d'anxiété et de désespoir. L'amour passion peut aussi être appelé "amour obsessionnel" ou "maladie d'amour" » (2013 : 18). Cet argument insiste sur la possibilité de « ne...pas » ressentir « la même chose en retour », mettant ainsi l'accent sur la distinction entre réciprocité et non-réciprocité en contexte d'amour-passion. Dans *TSTA*, l'étude va identifier cette forme d'amour à deux versants différents dans l'ordre social évoqué par le roman.

1.1. Passion amoureuse et réciprocité sentimentale comme marquages de l'harmonie socioaffective

Il y a réciprocité sentimentale toutes les fois où deux individus amoureux ressentent le même attachement, l'un envers l'autre, et l'expriment par des paroles ou des actes. Généralement, « l'amour et le désir sont des constructions sociales. Le modèle amoureux sur lequel est le couple contemporain, est celui de l'amour courtois du 17^e, 18^e siècle, amour adultère et inégal entre l'homme et la femme, pas voué à durer, ni au mariage, romantique avec un peu de souffrance sinon on n'a pas l'impression d'être trop amoureux, avec le fait de ne pas pouvoir se passer l'un de l'autre » (Wormser *et al.*, 2011 : 29). Cette posture peut se matérialiser par une union libre. Socialement parlant, et même juridiquement, le concubinage est le fait pour deux personnes de sexe opposé de vivre ensemble sous un même toit comme si elles étaient mariées, mais sans avoir noué, au sens juridique du terme, des liens de mariage. Dans ce sens, le concubinage n'est pas une situation juridique stable. Vivre en concubinage suppose donc à la fois l'expérience d'un amour profond et la crainte d'une rupture probable. Dans *TSTA*, on peut prendre en compte la relation amoureuse qu'entretiennent Zamakwé, le journaliste d'*Aujourd'hui la démocratie*, « le plus militant, le plus redouté des gens en place » (p. 29), et Élisabeth, encore appelée "Bébête". Ces deux tourtereaux ressentent et manifestent l'amour-passion l'un envers l'autre.

D'une part, leur amour s'identifie comme étant encore plus rigide, plus solide et plus captivant qui, loin de ne laisser voir qu'un lien charnel, s'intensifie jusqu'au psychologique, entraînant ainsi une véritable perte d'une partie de soi au profit de l'autre. Cette situation ouvre alors des brèches à d'intempestives ruptures. À titre d'exemple, Zamakwé ne peut vivre en paix sans s'être réellement assuré de la présence de sa dulcinée : « Il me faut récupérer ma bonne femme, moi, s'écria Zam. Où est passée Bébète ? Ma femme ! Élisabeth... » (p. 21). Cette déclaration est faite au moment où Zamakwé est informé qu'un cadavre gît dans son appartement. Il craint que le cadavre dont il est question soit la dépouille de Bébète. On peut donc mesurer le degré de considération qu'il a pour sa dulcinée et qui se révèle d'ailleurs à travers son désir fort de la protéger. On remarque l'emploi d'exclamations alertantes et un vocabulaire affectif qui trahissent clairement le degré d'estime que témoigne Zamakwé pour sa « concubine », qu'il considère vraiment comme sa « femme ».

D'autre part, leur amour est parfois mis à l'épreuve de la rupture, même si cette dernière n'arrive pas à séparer définitivement les amants. En effet, dans le texte, après une première séparation, Zamakwé lance un appel à réconciliation à l'attention de son amante, à travers cette lettre :

Chérie,

Ne m'abandonne pas ; il faut me pardonner tout de suite et me rejoindre ici. J'ai un sérieux problème, toi seule peux m'aider à le résoudre. Tu es la femme que j'ai le plus aimée au monde. Tu le sais bien, n'est-ce pas ? Et maintenant, je sais que tu le seras toujours. Pardonne-moi, bien que ma conduite soit impardonnable. Je suis un butor, je n'ai aucune éducation, aucun sang-froid. Je t'ai dit des choses abominables, je t'en demande très humblement pardon. Crois-moi, je ne pensais rien de tout cela. Mais, tu me connais, une fois que je suis parti, il faut que j'aïlle jusqu'au bout de mes imprécations. Je suis un pauvre vieux con, comme tu me l'as si souvent dit. Mais le pauvre vieux con a besoin de toi. Je t'attends. Pardonne-moi (TSTA : 107-108, souligné dans le texte).

Ce que l'on peut remarquer est que l'auteur présente, via cette lettre, le degré d'estime que Zamakwé a envers sa dulcinée. Il s'agit d'un amour passionnel auquel Zamakwé ne peut se soustraire, quels que soient les assauts de son orgueil personnel. Il est prêt à taire son pouvoir d'homme pour laisser triompher l'amour. Pour cela, il adopte deux attitudes opposées. D'une part, il devient le thuriféraire de Bébète en utilisant dans sa lettre un vocabulaire essentiellement dithyrambique et élogieux : « *Tu es la femme que j'ai le plus aimée au monde* » ; « *Ne m'abandonne pas* » ; « *Chérie* ». Et il est bien conscient que cette attitude ne sera pas sans impact sur la

psychologie de Bébète. D'autre part, au moyen d'une riche autodérision qui s'appuie sur un ensemble de termes assez péjorativement connotés (« *je suis un butor* » ; « *je n'ai aucune éducation* » ; « *con* » ; « *pauvre vieux* »), qu'il manipule contre sa propre estime, il va faire son mea-culpa pour provoquer la réconciliation.

De son côté, Bébète ne va pas rester de marbre face aux incessants appels à la réconciliation avec son amant. Elle va d'ailleurs faire table rase des conseils de sa sœur, qui estime que leur union est toxique, et se rendre chez Zamakwé. Alors, l'amour renaîtra entre eux.

— Comment ils t'ont arrangé, mon pauvre chéri.

— Oh, tu sais, ce n'est pas grave, fit Zam ; comment as-tu su ?

Zam avait deviné juste ; Bébète n'avait finalement pas pu résister à son appel de détresse. Elle avait quitté sa sœur comme si elle allait faire une course chez l'épicier sénégalais du coin (*TSTA* : 111).

À travers les attitudes de Zamakwé et Bébète, Mongo Beti présente une société à la fois ouverte et sensible. Ouverte quant aux valeurs du mariage, la société du texte tolère le concubinage et l'érige d'ailleurs en norme, car en dehors de la sœur de Bébète qui tentera en vain de séparer les amants, rien n'empêche Zamakwé et Bébète de vivre tranquillement leur idylle. Sensible quant aux valeurs nobles, le monde dans lequel vivent Zamakwé et Bébète n'est pas propice aux ruptures sentimentales. Toute rupture amoureuse est condamnée à l'éphémère tant que les clauses de l'amour sont déjà bien consommées. Il serait donc préférable, dans la société du texte, de ne pas se lier d'amour à une personne que l'on n'aime pas.

1.2. *Soupirs amoureux, sentiment éconduit et perte du contrôle de soi*

Dans le même postulat que celui de Bormans (2013 : 18) au sujet de la réciprocité et de la non-réciprocité de l'amour, *TSTA* présente le revers de l'estime, notamment lorsqu'elle s'appuie sur une proposition sentimentale qui ne rencontre pas l'assentiment de l'Autre. En effet, la non-réciprocité du sentiment amoureux peut être entendue comme étant le fait pour un individu qui soupire amoureuxment de ne pas recevoir en retour, de la part de son idole, l'affection escomptée. Dans ce sens, il n'est pas rare que des amoureux se trouvent éconduits à cause du manque de retour sentimental. Courtois (1988 : 618) souligne alors que « le sujet ne peut exercer une maîtrise sur lui-même par rapport à son corps, aux émotions et aux sentiments engagés dans sa relation à l'autre, indépendamment de son partenaire, de ses demandes et de ses attentes ». La perte du contrôle et de

l'estime de soi peut de ce fait se manifester par le développement d'une attitude d'extrême⁴⁶ dépendance. Wormser *et al.* (2011) le précisent :

Si on fait le lien entre l'addiction et la sexualité, [...] il y a un parallèle extrêmement important entre l'état amoureux et les états des personnes dépendantes à l'héroïne, ou à la cocaïne, etc. Ce qui signifie que la sexualité et l'usage de drogues vont activer les mêmes régions du cerveau (le système de récompense). Même si en réalité les choses sont beaucoup plus complexes, en simplifiant, l'état amoureux est effectivement un état « de dépendance » au partenaire (p. 27).

Dans le roman, l'exemple est celui de Georges, le Blanc, qui manifeste pour Bébète un amour passionnel et démesuré, mais, qui ne reçoit pas en retour la même estime. Éconduit par Élisabeth qui lui reproche ses travaux d'espionnage sur l'Afrique et son irresponsabilité, Georges n'arrive pas à remettre de l'ordre dans ses pensées. Il est psychologiquement troublé, déstabilisé ; il perd le contrôle de son moi, de sa personne, et développe une forte addiction à l'alcool. Une folie peu à peu réelle s'éprend de lui et finit par le tourmenter :

Mais, il dormait mal ; il se réveillait à peine couché, se levait, prenait une douche, s'efforçait laborieusement de travailler. Au milieu de la nuit, il absorbait les alcools que le groom lui apportait sur un plateau. Au deuxième verre de rhum ou de whisky, il lui semblait entendre, venue du couloir, une voix au timbre familier, qui l'appelait : *Georges, Georges*. Il se précipitait, ouvrait brusquement la porte, affrontait un boyau interminable, plus vitreux que le regard d'un noyé.

Il fallut quelques semaines à son orgueil pour admettre qu'il était obsédé par le souvenir du corps d'Élisabeth [...] La séparation, tout à coup, le stupéfiait (pp. 97-98).

C'est ainsi que les actes espérés, imaginés, préparés mais manqués, commencent à se concrétiser de manière illusoire à travers les rêves et les cauchemars où tout devient possible. Tout pousse à croire que le personnage éconduit perd une partie de sa lucidité. Georges va faire corps avec ses sentiments, les ruminer, mimer constamment les gestes manqués au point de n'être plus différent d'un véritable dément dans un asile psychiatrique : « Après la voix au timbre familier, venue du couloir, il y eut l'illusion des seins rebondis, que ses doigts caressaient jusqu'à ce que vienne la réalité sous la forme du drap rugueux ; puis ce fut la frustration douloureuse de la bouche lippue, qui se déroba au baiser, entraînant Georges hors du lit jusqu'à la chute sur le carrelage froid » (*TSTA* : 97). Georges souffre de ce

⁴⁶ Le *Dictionnaire de l'Académie française* (1798 : 128) cite l'« Amour extrême » parmi les formes les plus récurrentes de l'amour. Il s'agit d'une forme d'amour qui se développe après un échec sentimental. Le sentiment d'amour décuple généralement chez l'amoureux éconduit après l'échec de la cour.

que Bormans appelle « amour obsessionnel » ou « maladie d'amour » (2013 : 18).

La société de *TSTA* est un lieu d'illusions, de déboires et de ratages. Et Georges en est la parfaite illustration. L'amour arbore alors un visage de mauvaise compagne et devient un lieu où tout est fait pour échouer. Le narrateur le souligne très clairement : « La séparation, tout à coup, le stupéfiait, il était comme pris de panique et le sol se dérobaît sous lui dès que la conscience lui en revenait. [...] Il écrivit des lettres qu'il déchira les unes, après les autres » (*TSTA* : 98). Le tourment psychologique est si fort que Georges ne pourra pas le supporter. Dans son entreprise de réconciliation, à l'image de ce que Zamakwé a fait envers Bébète, Georges « d'un caractère peu audacieux, [...] eut recours à un intermédiaire, qu'il chargea de suivre Élisabeth [...] Il n'allait pas tarder à s'en mordre les doigts » (*TSTA* : 98). Décidément, aucune issue n'est possible lorsque la réciprocité n'est pas présente en amour. Georges va donc voir son identité bafouée, sa masculinité mise à rude épreuve, son orgueil mis à mal par le manque d'amour.

Tout compte fait, l'amour-passion est vu sous deux angles dans le roman, comme l'étude vient de le relever : un angle de réciprocité où les deux amoureux se manifestent une attirance sensuelle sans faille, et un autre de non-réciprocité qui transforme la vie de l'amoureux éconduit en un véritable enfer. Au demeurant, il est important de récapituler les effets de cette forme d'amour sur les personnes qui l'expérimentent : la perte de l'affirmation de soi. Car, dans un cas (amour réciproque) comme dans l'autre (amour non réciproque), l'identité de soi est soumise aux codes de l'amour. Autant l'amoureux sacrifie son honneur pour gagner l'estime de l'Autre, autant l'éconduit perd définitivement son entrain et son honneur pour une cause mal reçue. C'est dire que l'amour nécessite toujours de grands sacrifices, que l'objectif du soupirant soit atteint ou pas. C'est donc la perte de l'affirmation de soi qui marque une différence entre l'amour-passion et les autres formes d'amour que sont le noble, le rejet et le vice.

2. L'amour noble et désintéressé : révélation de l'identité d'un Autre altruiste

On parle d'amour noble ou vrai lorsqu'on assiste au « dépassement des individus dans une relation amoureuse » (Courtois, 1998 : 616). Il repose sur le troisième pilier du « triangle de l'amour » proposé par Sternberg, c'est-à-dire « l'engagement ». Le qualificatif « vrai » n'a ici de sens qu'en rapport avec son antonyme « faux » qui signifie réellement « inexact », « trompeur », « mensonger », « dépourvu de sincérité ». L'amour noble/vrai est donc cette affection, cet élan intérieur qui se manifeste chez un individu, de prouver son attachement sincère à un autre, sans tergiverser, sans

mensonge ni intérêt⁴⁷. L'absence de profit personnel de quelque nature que ce soit et la hauteur du sacrifice altruiste justifient ici une dette morale du Même envers l'Autre.

Dans *TSTA*, l'amour noble et désintéressé se manifeste entre Zamakwé et Eddie, puis entre Zamakwé et Lazare Souop, dit PTC⁴⁸. En effet, pendant les épisodes de turbulence et d'insécurité que traverse Zamakwé, notamment lors du braquage des locaux d'*Aujourd'hui la démocratie*, Eddie, l'avocat et PTC (par ailleurs patron de Zamakwé) lui vouent ou essaient de lui vouer tout leur attachement sincère. Sans contrepartie, ils prennent le risque d'enquêter sur les origines de la situation délictueuse que traverse Zamakwé, évidemment en affrontant certains épisodes difficiles, en s'opposant à certaines logiques devenues rituel quotidien et allant à l'encontre de la *doxa* que Molinié et Viala (1993 : 60) définissent en termes de « code actantiel, admis et attendu par le lecteur, lié à une sorte d'univers de croyance concernant la pragmatique littéraire ». Dans le texte, le fragment suivant est un exemple de *doxa* : « Un État de droit c'est quoi ? Ce n'est pas la protection des citoyens quand ils sont menacés ? » (*TSTA* : 62). L'ellipse de la réponse, résultant de cette interrogation oratoire, laisse sans doute penser une violation expresse de ce principe de droit, celui de la protection des citoyens, par l'État. Et Zamakwé est victime de cet échec politique dans le roman. Alors, pour marquer leur affection, leur amour vrai, noble et désintéressé envers Zamakwé, PTC, Eddie et son avocat posent des actes conséquents.

D'un côté, Eddie prend le courage d'infiltrer et d'espionner une bande d'espions eux-mêmes engagés à l'espionnage de Zamakwé.

Puis, un soir, divine surprise, alors que la nuit venait de tomber, Eddie et son ami aperçurent une voiture verte, sans doute une Mercedes compacte qui se positionnait derrière la petite Vitara en train de démarrer ; ils sautèrent dans la seule Honda Civic GL couleur de muraille de la République, garée à couvert non loin de là, et suivirent à bonne distance la Mercedes compacte, qui suivait elle-même la Suzuki

⁴⁷ Contrairement à l'amour-vrai, l'amour-passion examiné dans la section précédente, qu'il soit réciproquement manifesté ou non, repose toujours sur un intérêt : la possession sentimentale de l'Autre par le Même.

⁴⁸ Mongo Beti explique l'origine de l'abréviation PTC utilisée pour désigner le personnage Lazare Souop. Il écrit : « PTC n'était pas un nom, mais l'abréviation plaisante de *Poids Total en Charge*, inscription qu'on trouve sur une portière, de chaque véhicule utilitaire, et qui, parfois, se transformait dans son dos en Patate. Cette appellation burlesque, digne d'une cour de récréation et due à son excessif embonpoint, qu'on eût nommé obésité sous d'autres cieux, ne lui plaisait pas outre mesure, comme on peut imaginer, mais elle avait pris racine et rien ne pouvait plus l'extirper de la vie quotidienne de ses subordonnés. PTC s'appelait en réalité Lazare Souop, et personne ne semblait plus s'en souvenir, à part lui-même » (*TSTA* : 27-28). Dans la suite de ce travail et dans un souci d'économie de mots, l'abréviation PTC sera adoptée pour désigner le personnage Lazare Souop.

Vitara. [...] Apparemment, de joyeux drilles occupaient la Mercedes compacte, fumant force cigarettes qui rougeoyaient derrière la vitrine teintée [...] Combien étaient-ils ? Trois ? Quatre ? Peut-être cinq ? (TSTA : 82-83).

L'acte d'Eddie rappelle, ironiquement sans doute, *le trompeur trompé*, mais révèle surtout le potentiel risque qu'il court sans contrepartie, pour un intérêt altruiste, sinon celui d'autrui, de son ami à qui il doit attachement indéfectible, même dans les conditions les plus difficiles. Et cela atteint d'ailleurs son paroxysme au moment où il se met à enquêter, après la séparation de Bébète et Zam, sur les lieux où elle se serait terrée, dans l'optique de rendre compte à son ami, et surtout, de le rassurer qu'elle lui sera à nouveau disponible. Eddie va donc se transformer en détective privé pour assumer son rôle d'ami, quelles qu'en soient les conséquences.

PTC quant à lui engage l'action presque suicidaire. Il prend sur lui le risque d'interviewer les plus hautes personnalités de l'État, le Gouverneur entre autres, dans l'optique de quêter une sécurité minimale au profit de son préposé Zamakwé dont les jours sont désormais comptés :

Monsieur le Gouverneur, un de mes journalistes est la cible des gens mal intentionnés, malfrats, concurrents, rivaux, on ne sait. Le certain, c'est qu'ils veulent le tuer ; ce sont des tueurs. Il faut le protéger. Un jour, c'est un cadavre mystérieux qu'on retrouve dans son appartement. Puis, alors que l'enquête est en cours pour cette première affaire, voilà que la maison où il s'est réfugié saute, détruite apparemment par une explosion. Cela ne peut pas continuer. Ce n'est pas une vie, c'est l'enfer (TSTA : 62).

Tous ces actes, connotés d'un altruisme extrême et d'une patience illimitée, prouvent que les amis de Zamakwé sont animés d'un amour noble envers sa personne, bien que leurs doléances ne soient finalement prises en compte par les autorités administratives et sécuritaires que d'une certaine façon : le rejet.

3. L'amour-rejet : une abdication des responsabilités sociales par l'État et par le peuple

Dans la quête du sens et de l'idéologie portée par le discours littéraire, Hamon (1984) conseille de convoquer une perspective évoquée par Marx, la « métaphore du miroir », pour décrypter l'idéologie d'un texte de fiction. Il déclare :

Il est intéressant de voir Marx, parlant de l'idéologie comme « inversion » des rapports du réel, prendre l'exemple de la *camera obscura*,

métaphore privilégiée du discours optique sur la perspective. De même, dans le *Thème des trois coffrets*, Freud présente le scénario littéraire comme « le remplacement, engendré par le désir, d'une chose par son contraire », comme un « renversement », une « situation retournée » [...], ce qui est une continuation de la métaphore du miroir (Hamon, 1984 : 57).

En effet, cette « métaphore du miroir » stipule d'envisager l'interprétation d'un fait fictif par son revers sémantique. Dans cette optique, tout en re-contextualisant cette métaphore, il est important d'examiner le revers sémantique de l'amour comme thème de *TSTA* en partant du présupposé selon lequel l'autre versant de l'amour est la haine. Et, tout en s'inspirant de la métaphore de l'amour « tué » proposée en filigrane par le titre du roman, il devient intéressant de faire une incursion dans les territoires textuels de l'amour en revers afin d'y étudier les modalités de l'amour comme répulsion et rejet de l'Autre. L'étude va de ce fait considérer l'amour-rejet comme la manifestation du rebut, de la déconsidération, de la déchéance (motivée ou non) d'une personne ou d'un groupe de personnes envers une autorité, une autre personne ou un autre groupe de personnes.

Dans un tel contexte, pour que les conditions de l'amour-rejet soient réunies, il faut qu'il y ait un soupirant à l'amour face à un sujet qui abdique et/ou refuse de s'exécuter. Les actants de l'amour-rejet dans le texte sont le gouvernement et le peuple. Chaque actant peut prendre la position de soupirant ou celle de sujet, en fonction des pôles de l'observation critique. D'un côté, l'État rejette son peuple en refusant d'accomplir ses responsabilités envers lui. De l'autre côté, le peuple vomit son gouvernement pour incompetence. Il est donc intéressant d'examiner chacun de ces deux visages de l'amour-rejet, ainsi que les implications que dénote leur mise en texte.

3.1. Administration en déconfiture et abdication politique de l'État : vers une société chaotique, masochiste et martyrisée

Les figures de l'administration dans le texte de Mongo Beti sont le Gouverneur, le Ministre de l'intérieur et le Délégué à la Sécurité. Dans cette section, le travail consiste à montrer le rôle de chacun d'eux en tant qu'actant, notamment dans le rôle de sujet, dans les configurations de l'amour-rejet, caractéristique principale d'une administration en déconfiture qui abdique face ses missions régaliennes. Mais avant cela, il est important de se rappeler que la position de soupirant à l'amour dans cette hypothèse est occupée par le peuple. Or, dans le texte, la posture de peuple est incarnée par Zamakwé et ses amis. Ceux-ci espèrent avoir droit à un dispositif de sécurité rassurant, au regard de la situation périlleuse dans laquelle Zamakwé est plongé.

Dans les faits, il est important de relire cette affirmation cruciale et sans scrupules du Gouverneur, après l'exposé de la situation de Zamakwé par son ami PTC, déjà évoqué plus haut : « Nous sommes tous menacés par l'insécurité [...] L'insécurité c'est la vie. Il n'y a qu'à s'accommoder » (*TSTA* : 62-63). Cette sentence apocalyptique énonce avec flagrance la défaillance de l'administration à exercer son devoir d'assureur de la sécurité du peuple. Elle plonge sans aucun doute tout lecteur dans une double figure de sympathie pour les victimes de l'insécurité et d'apathie pour ses acteurs (les membres du gouvernement). En plus, elle livre aussitôt à la critique les tares de l'administration, le destin du citoyen et de la société entière. *TSTA* reproduit cet instinct de recrudescence de l'insécurité qui se nourrit et se développe de jour en jour dans l'administration postcoloniale des pays d'Afrique. L'objectif est de décrier l'irresponsabilité des membres du gouvernement qui sont plus préoccupés par les intérêts individuels et personnels de leurs agents que par l'intérêt général et collectif des peuples gouvernés.

La sentence du Ministre de l'intérieur est encore plus lourde : « Est-ce que vous vous figurez que l'État va mettre un policier derrière chaque citoyen sous prétexte qu'il est menacé ? Où trouverions-nous l'argent nécessaire à une telle entreprise ? Il faut s'y faire. *O tempora o mores* » (p. 63). Apparemment, ce refus masqué de protection du citoyen trouve toujours un argument chez le politicien, celui de la carence des ressources financières à allouer à une telle activité, comme s'il était question d'une indispensabilité définitive qui ferait d'ailleurs de tout citoyen un Ministre qui, selon la terminologie de PTC lui-même, a « cent gardes du corps » (p. 63). L'administration nie toutes ses responsabilités, le plus souvent en les renvoyant vers la victime comme une sorte d'accusation masquée contre cette dernière. En effet, le roman de Mongo Beti met l'accent sur cette forme d'appel politique au stoïcisme collectif qui repose sur l'accusation indirecte insinuée par l'administration à l'égard de ses citoyens. Le gouvernement, pour fuir ses missions régaliennes, renvoie la responsabilité de l'insécurité ambiante au citoyen en le considérant comme étant la source de son propre malheur. Le peuple est toujours pris d'assaut par les injustices qui voilent les béances de l'État, ses faiblesses et ses défauts, tout en revitalisant ses mérites au détriment de la vie du citoyen désormais responsable de son propre inconfort terrestre.

Au sujet de cette crise sécuritaire, le nouveau Délégué à la Sécurité répond à PTC en ces termes :

— Ça tombe bien, a répondu le Délégué à la Sécurité, non sans rire, car, c'est un très jeune homme. Dans mon pays, on dit que tant qu'à avoir mal au ventre, il vaut mieux savoir ce qu'on a mangé [...] À la place de votre journaliste, sachant ce qui me donne le mal de ventre, je cesserais d'en manger. Qu'en pensez-vous ?

— Je n’ose pas vous comprendre, monsieur le Délégué à la Sécurité, ai-je répondu. Voulez-vous vraiment dire, monsieur le Délégué à la Sécurité, que vous conseillez à mon journaliste d’interrompre sa campagne en faveur de nos forêts ? « Monsieur Souop, je dis que hein, qui a mal au ventre ? C’est votre journaliste, vous êtes d’accord ? Moi je suis en très bons termes avec mon système gastro-entérique ; je n’ai aucune colique. Quand on a mal au ventre, on se soigne ; et le meilleur médicament, c’est encore de cesser de manger ce qui vous donne le mal de ventre. Au revoir, cher monsieur (*TSTA* : 64).

Et la manifestation de la désolation peut se remarquer à travers la virulence de ces propos de PTC à l’attention de son ami Eddie : « Je voulais dire que je n’ai rien obtenu des autorités en ce qui concerne la protection de notre ami » (p. 61). Mais, la surprenante réplique d’Eddie va sans doute déconcerter tout lecteur, car elle révèle l’impasse qui ne réservait d’ailleurs aucun horizon d’attente dans l’esprit du citoyen face à ces maltraitances subies de l’administration, tant le citoyen de *TSTA* est habitué à ces maladresses administratives : « Putain ! mais qu’est-ce que tu espérais au juste ? » (p. 62). Le citoyen (le peuple) semble tellement habitué à ces ratages de l’administration qu’il n’a d’espoir que pour d’éventuelles surprises. La prompte réaction de l’administration, si elle est favorable aux vœux du citoyen, serait donc une exception, un paradoxe ; l’inaction ayant déjà remplacé la norme.

Le paradoxe surgit donc du fait que l’État soit capable de faire protéger un Ministre par « cent gardes du corps » alors qu’il se dit incapable de protéger un seul citoyen en lui faisant justice. En conséquence, il règne un climat de chaos total résultant de cette absence de sécurité, climat dans lequel chacun peut exprimer à sa manière le rejet qu’il nourrit individuellement à l’égard de l’Autre :

Chacun racontait alors ce qu’il savait ou ce qu’il avait vécu lui-même, le plus souvent dans la souffrance et l’humiliation. Pères de familles battus avant d’être dépouillés de leurs biens, respectables matrones sodomisées sous les yeux de leurs enfants et petits-enfants, voleurs lapidés par la foule, villas prises d’assaut, parfois en plein jour, par des commandos de gangsters, rackets devenus quasi rituels des transporteurs par les hommes en tenue, la violence semblait tout devoir submerger, comme un déluge apocalyptique (*TSTA* : 67).

Cette hypotypose du chaos rend finalement compte d’une administration qui ne préserve que les intérêts des dirigeants, un gouvernant qui n’a d’yeux que pour les hommes du pouvoir et qui est prêt à tout pour garder ses privilèges, quitte à sacrifier le peuple dans cette entreprise égocentrique et malsaine. En riposte, le peuple va quant à lui développer une haine notoire

et manifeste envers l'État, mais aussi envers lui-même et les autres couches et groupes qui le constituent.

3.2. Xénophobie et promiscuité sociales : vers une déchirure du tissu socio-identitaire

La xénophobie est la haine de l'Autre. Elle est généralement le résultat d'une promiscuité poussée et d'un égoïsme à outrance qui finissent par gangrener les relations interpersonnelles et l'identité sociale en général. Dans les sociétés cosmopolites à forte concentration humaine, l'extrême pauvreté, l'insécurité ambiante et la mal-gouvernance sont les piliers de la xénophobie et de la promiscuité. Le peuple de *TSTA* n'est lui non plus en reste dans le spectre de cet amour-rejet qui étend d'ailleurs ses tentacules jusque dans la méfiance affichée à l'égard des étrangers. Cette xénophobie et cette promiscuité notoires se révèlent avec force dans les pages 145 et 146 du roman où le narrateur décrit avec minutie une authentique chasse à l'homme, faisant de l'homme le prédateur social de son semblable, dans les proportions soulignées par le philosophe Hobbes (2010 : 75)⁴⁹.

La scène du Tchadien accusé de vol est assez illustrative à ce sujet :

Le fait qu'un jeune homme dégingandé, nu comme au jardin d'Éden, courait à une vitesse de bête fauve, se tortillant en un déhanchement que seule l'énergie du désespoir pouvait justifier, car le fuyard était poursuivi par une meute d'autres jeunes qui s'excitaient en criant à tue-tête, et brandissant des gourdins, de gros cailloux, des barres de fer, tous instruments avec lesquels ils s'apprêtaient à opérer à leur accoutumée (*TSTA* : 145).

On remarque deux expressions, sans doute les plus significatives, de cette caractérisation à outrance dépréciative, dans cet extrait : « une meute d'autres jeunes » qui fait appel à la nature du prédateur, et « à leur accoutumée » qui traduit une sorte de routine sociale, de répétitivité de ce fait, de cette misanthropie qu'affiche l'homme sans égards pour son *alter ego*. En effet, le fait pour Mongo Beti de souligner la nationalité du brigand (le Tchadien) n'est pas anodin. Il s'agit d'une stratégie esthétique destinée à souligner en filigrane que la « proie » poursuivie par le peuple ici est d'une manière ou d'une autre accusée d'être « l'étranger » agissant en hors-la-loi sur un territoire qui ne lui appartient pas. Le peuple de *TSTA* est donc déjà habitué à la barbarie de la haine et de l'assassinat, fût-il l'assassinat d'un gangster. Et dans les faits, cela souligne également la faiblesse et la faillite de l'administration sécuritaire qui pousse finalement le peuple à trouver ailleurs (dans la barbarie) ses propres normes de sécurité.

⁴⁹ Dans *Le Citoyen*, Hobbes reprend une formule qu'il emprunte à Plaute : « L'homme est un loup pour l'homme ». C'est une pensée qui souligne la prédisposition de l'homme à sacrifier son semblable dans une bataille de survie sociale.

Mais, cet autre extrait est porteur d'une image de la pure cruauté de l'homme social et du gouvernement. Et pour le comble, les postes de police qui sont censés soutenir et maintenir l'ordre public tombent définitivement dans un mutisme coupable qui laisse un anathème meurtrier sévir, régir et estropier le milieu :

Quand les projectiles et les coups de gourdin commencèrent à pleuvoir, l'enfant leva ses deux avant-bras et tenta de s'en protéger comme d'un dérisoire bouclier. Bientôt, ses lèvres saignèrent et se tuméfièrent ; le sang gicla partout sur son visage, sur sa tête crépue. Peut-être criait-il, mais ses cris étaient couverts par les clameurs de la foule hystérique. L'enfant s'écroula et disparut sous la foule qui l'avait comme enseveli et d'où les bras munis de bâtons ou de pierre s'élevaient pour s'abattre aussitôt. Norbert vit tout cela de la ruelle qui surplombait la porte n°7, voisine au demeurant d'un poste de police (TSTA : 146).

En référence à l'éthopée que Fontanier (1977 : 427) définit comme « une description qui a pour objet les mœurs, le caractère, les vices, les vertus, les talents, les défauts, enfin les bonnes ou les mauvaises qualités morales d'un personnage réel ou fictif », il est clair que l'on est en face d'une *Ville cruelle* (1954) comparable à celle de cet autre roman du même auteur, un enfer dantesque en perpétuelle dégradation, une société en pleine désagrégation, un espace en déconfiture. Les valeurs humaines, la morale, les mœurs sont en disparition, le chaos total s'installe et l'homme est victime de sa propre nature. Et pourtant, loin de s'arrêter là, cette déliquescence suit son cours et trouve son expression la plus ridicule et la plus infâme dans le versant de l'amour-infatuation que sera analysé dans la section suivante comme étant le miroir de la dégénérescence morale et de l'effritement ostentatoire des bonnes mœurs.

4. L'amour-infatuation ou amour-vice : un miroir de la dégénérescence identitaire

Sternberg, dans sa classification des formes d'amour, propose « l'Amour infatuation » (1986 : 123) pour désigner cet amour qui, calqué sur une érotisation abusive des sentiments, repose sur une autosatisfaction excessive, ridicule et vicieuse. Généralement éphémère, instantané et doublement passionnel, il justifie la satisfaction d'un besoin érotique pressenti ou d'une curiosité libidinale⁵⁰ et débouche clairement sur des comportements vicieux et déviants.

⁵⁰ Sternberg souligne que "Infatuated love is "love at first sight." Infatuated love, or simply, infatuation, results from the experiencing of passionate arousal in the absence of the intimacy and decision/commitment components of love. Infatuations are usually rather easy to spot, although they tend to be somewhat easier for others to spot than for the individual who is experiencing the infatuation. Infatuations can arise almost instantaneously and dissipate as quickly under the right circumstances" (1986 : 123).

Le *Dictionnaire de l'Académie française* (1798)⁵¹ donne une définition assez claire du vice. Il le considère comme « une disposition habituelle au mal ; et en ce sens il est opposé à Vertu » (p. 3373). Il s'agit d'une façon d'agir ou de se conduire contraire à la morale ou qui dénote une certaine perversité. On retient de cette définition deux éléments saillants. D'un côté, on peut noter la nature du vice : le vice est un comportement. De l'autre côté, on relève ses conséquences : il dénote une perversité, une dégénérescence notoire au niveau des normes d'éthique et de morale⁵². Au contact de l'amour, le vice ou l'infatuation produit une érotisation vicieuse de l'affect, ce qui enfreint en conséquence les règles de probité sociale.

À travers ces définitions, il devient intéressant d'étudier sous deux aspects l'amour-vice que reproduit le roman de Mongo Beti : le premier aspect étudie la pédophilie associée au tourisme sexuel dans le règlement du proxénétisme tandis que le second met l'accent sur les modalités de la volupté.

4.1. Pédophilie, tourisme sexuel, proxénétisme et esthétisation de l'orgie vicieuse

Staszak et Taraud (2019 : 238) définissent le tourisme sexuel comme étant « un déplacement visant à recourir dans le lieu de destination à des services sexuels commerciaux auprès de populations autochtones, le tourisme sexuel nécessite aussi une échelle spatiale et temporelle qui fasse sortir le *client* de son univers quotidien pour le projeter dans un territoire « Autre », fortement exotisé et érotisé ». La pédophilie, quant à elle, est l'attirance sexuelle perverse d'un adulte sur les enfants ou les adolescents, qu'elle soit suivie d'un acte sexuel ou non. Elle est fortement réprimée dans les sociétés contemporaines, qui aspirent à un minimum de morale et à la préservation des droits de l'enfant, à cause du fait que sa réalisation ne respecte pas les « critères qui doivent entrer en ligne de compte, notamment l'âge, le physique et la moralité des individus, [...la sexualité étant une] affaire de « nubilité », de « vigueur » – c'est-à-dire de maturité physique et morale – et de contrôle » (Plumauzille, 2010 : 125).

La pédophilie et le tourisme sexuel sont représentés dans *TSTA* où Georges, le Blanc (qui suppose l'occident comme territoire de départ) venu en Afrique (territoire de destination), rend visite à son ami Ebenezer (un noir). Ce dernier, pour honorer son hôte, l'amène dans un lieu de plaisir et lui présente Nathalie, une fillette noire d'environ quatorze ans, qui lui sera agréable pendant la nuit. Le narrateur présente la fillette en ces termes : « Elle ne devait pas avoir plus de quatorze ans. Ce qui frappait dans son

⁵¹ Dans la suite de cet article, le *Dictionnaire de l'Académie française* sera désigné par les initiale DAF.

⁵² Le DAF souligne clairement que le vice « signifie, dans un sens plus étroit, La débauche » (1798 : 3373).

maintien, c'était le naturel de l'écolière, une sorte d'attente sereine, sans adhésion ni refus, comme si elle avait décidé d'avance de ne jamais s'exiler de l'enfance, quoi qu'il arrivât » (*TSTA* : 188). Tandis que Nathalie est ainsi décrite, Georges est plutôt présenté comme étant un vieux « toubab », ce qui semble détailler et accentuer le déséquilibre qui régit ce rapport jeune/vieux, en termes d'âge et de stature physique, et donner une autre couleur, sans doute maussade, à l'activité sexuelle qui sera plus tard consommée par les protagonistes dans le récit.

L'important à remarquer, c'est non seulement le talent et le professionnalisme de la fillette, mais surtout la non-réticence du vieux blanc à s'emparer d'un être de l'âge de sa petite-fille pour en faire un objet sexuel :

Tandis qu'il la regardait droit dans les yeux, il ne put s'empêcher de lui prendre la main ; elle ne la retira pas, ni ne l'abandonna à vrai dire, pas plus qu'elle ne baissa les yeux ni ne se permit de dévisager ce mâle étranger peu à peu en proie au rut. Enhardi tout à coup, comme par miracle, sans doute vexé d'être tenu ainsi à distance par cet être à sa merci, le toubab ne résista pas à la tentation de résoudre l'énigme en tranchant le nœud gordien, ainsi qu'il se fit toujours en Occident depuis la nuit des temps ; il esquissa l'un après l'autre, sans se hâter, comme sous l'effet d'une fascination, les gestes qui conduisent à l'acte dit d'amour (*TSTA* : 190).

Et, à la fin de cette consommation éhontée du vice, le Blanc, Georges, réitère à la petite fille : « À demain ! », comme pour lui rappeler la prochaine randonnée. À la lecture de ces passages, on est consterné par ces abus sexuels perpétrés contre la jeunesse, et dont les commettants sont ceux supposés l'en préserver, c'est-à-dire les parents, l'entourage, les adultes en général. Les jeunes sont des proies sexuelles pour des ravisseurs adultes dans la société du texte. L'impunité se révèle alors comme la véritable plaie de cette nation du texte. Non seulement Ebenezer n'est pas poursuivi pour proxénétisme, mais Georges n'est pas prêt à le livrer à la justice, car ne pouvant lui-même scier la branche sur laquelle il est assis.

Et dans les faits, Ebenezer n'a pas proposé la fillette sans le consentement de ses parents. C'est la propre mère de Nathalie (du moins celle qui affirme l'être) qui l'a appelée à accomplir la besogne :

Ils pénétrèrent enfin dans une petite maison propre, aux murs apparemment faits de parpaings [...] Dans la grande salle, une femme très jeune, belle, aux allures dégagées de citadine, habillée d'une jupe noire et d'un sweater blanc, était penchée sur la manivelle d'une machine à coudre portable. Surprise, elle interrompit sa besogne, vint au-devant de ces messieurs qu'elle accueillit avec un sourire un rien mécanique, comme si elle les avait attendus, mais plus tard. — Où est

donc Nathalie ? fit aussitôt l'homme à la saharienne de bonne coupe. Sans répondre à la question, la femme se dirigea vers une porte étroite donnant sur une arrière-cour et héla Nathalie, une adolescente plutôt filiforme, sans grâce particulière, arborant un tablier bleu délavé, comme affairée jusque-là aux besognes culinaires. [...] — C'est fou ce que Nathalie vous ressemble. Vous êtes sa mère ? — Je suis la mère de Nathalie, oui, fit-elle, presque sans accent. C'est l'aînée de mes six enfants (TSTA : 188-189).

Le comportement de la mère de Nathalie, encore moins celui d'Ebenezer, n'est finalement pas différent de celui d'une proxénète qui met sa propre fille en relation avec un blanc touriste pour en tirer profit. Il faut déjà souligner que, en ce qui concerne le proxénétisme, le profit à tirer peut être matériel (argent ou autres biens) ou symbolique (faveurs, reconnaissance, considérations quelconques, accession à une position sociale). Dans le cadre du texte, le profit est symbolique dans la mesure où le narrateur ne souligne pas clairement la nature de la rétribution attendue par la mère de Nathalie ou par Ebenezer. Mais il est certain que, dans un sens comme dans l'autre, Ebenezer va garder de bonnes relations avec Georges tandis que la mère de Nathalie va consolider les siennes avec Ebenezer.

L'acte de pédophilie, associé au proxénétisme dans un climat de tourisme sexuel, s'érige dans le texte comme un acte banal, une activité sexuelle ordinaire qui ne mérite aucune condamnation. La fillette elle-même, qui aurait été présentée sous d'autres cieux comme étant la victime, est plutôt peinte comme une actrice professionnelle, bien habituée à ces activités de prostitution infantile. Pour Mongo Beti, il s'agit d'une fillette qui, à force de jouer les actrices les plus rodées lors des pratiques sexuelles osées, « avait cessé d'être un enfant depuis belle lurette » (TSTA : 190). Le personnage est d'ores et déjà dépourvu d'« économie libidinale » (Plumauzille, 2010 : 122). Or, comme le souligne Plumauzille, cette économie « est d'autant plus nécessaire que se dresse la "débauche" qui met en péril et "énerve la force virile", et fait "éluder le but de la copulation" aux "femmes libertines". La sexualité [entretenu] sans autre finalité que le plaisir génère aux yeux [...] de la société] une déviance de la nature » (2010 : 122). Ces niveaux de déviance (pédophilie, tourisme sexuel et proxénétisme) proposés par le roman révèlent chez le lecteur un état d'effritement certain des valeurs morales fermement remplacées par la perversion luxurieuse et la volupté.

4.2. Volupté, vulgarité et écriture de la jouissance mondaine : vers la déchéance identitaire

« Plaisir corporel [et] plaisir des sens [...] la volupté est contraire à la vertu. La volupté affaiblit l'esprit et corrompt le cœur » (DAF, 1798 : 3417).

On peut donc la considérer comme l'ensemble des plaisirs sensuels, de tous ce qui touche à la mondanité et à la luxure. Quiconque s'adonne aux plaisirs des sens, évidemment en se moquant des règles de probité et de continence qui font la rigueur et la cohésion sociales au sein d'un groupe humain, est alors un homme voluptueux. Mongo Beti peint la volupté dans *TSTA* au moyen d'un langage tantôt insipide, tantôt dégoûtant, mais toujours subversif, qui présente une société en plein déclin de ses normes morales et se manifeste sur le plan lexical et actantiel.

Au niveau actantiel, l'auteur enrôle deux personnages à travers lesquels il va mettre en place un système scriptural destiné à expliquer de fond en comble la thématique de la jouissance mondaine. Zamakwé, sous l'emprise de l'alcool, va se permettre d'invectiver sa dulcinée Bébète et l'accuser d'avoir les cuisses légères :

Bon sang de merde, mais qu'est-ce que tu fous, connasse, triple salope ? Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour me coller une pouffiasse pareille ![...] Sale petite pute, triple conne, va te faire foutre, cracha Zam. Qu'est-ce que tu espères ? Que je vais te traiter comme une reine ? Manquerait plus que ça. Une petite pute à quatre sous la passe, merde... Une salope qui s'allonge vite fait pour un oui pour un non. Tu vas voir, un de ces quatre, je vais te forcer à me faire une pipe, quoique je n'aime pas ça. Peut-être bien que tu aimes, toi. Combien tu prendrais pour une pipe ? Tu sais pourquoi une vraie femme fait l'amour ? Par amour, justement, rna connasse. L'amour, tu connais ? Tu as entendu parler ?... (*TSTA* : 91).

Un ensemble d'expressions empreintes de vulgarité comme « faire une pipe », « enfoncer un gros zizi dans ses fesses », « pute à un sou la passe », « Ton monde, ce sont les orangs-outans fessus et velus, qui t'enjambaient comme une bille de bois. C'est ça qui t'excite » (*TSTA* : 136) « combien d'orang-outangs te sont déjà passés dessus ? », etc. sont assez significatives pour transcrire une société définitivement adonnée à la perversion, une communauté où le bon sens, la morale et les mœurs sont en parfaite désharmonie, en perpétuelle dénaturation, un *topos* où la cohésion sociale est mise en péril, les femmes frappées d'un stéréotype socialement pas toujours justifié, les hommes militants de la volupté et de la sexualité à outrance, et les enfants dévergondés à un âge très jeune. La loi de *TSTA* est le vice, le vice dans ses différentes facettes, le vice dans ses diverses appréhensions, le vice dans ses résultats aussi plus ridicules que déconcertants.

Sur le plan lexical, Mongo Beti use d'un abondant lexique de l'alcool et de la vulgarité : « l'orang-outan frugivore tenait tout près la bouteille d'alcool, car Zam entendit presque instantanément le whisky glouglouter comme un boogiewoogie primitif de Pine Top Smith » (*TSTA* : 235). Or, on sait que « l'ivrognerie est un vilain vice » (*DAF*, 1798 : 3373). L'alcool étant

une substance extrêmement hallucinogène qui fait perdre le contrôle de la lucidité, tout ivrogne tombe dans la vulgarité lorsqu'il est sous l'emprise des effets de l'alcool. Les injures, invectives et expressions empruntées au langage argotique font alors le lot des phrases et rythment les paroles des personnages, parfois avec un accès de comédie ironique : « c'est vrai que ça me ferait mal d'imaginer un type lui enfonçant un gros zizi entre les fesses » (TSTA : 164) ; « *Fiston* t'écorche les lèvres, salaud ? Est-ce que tu t'écorchais ton sale zizi quand tu niquais ma maman ? » (TSTA : 231). Mongo Beti peint une société où la brutalité langagière est tributaire de l'alcoolisme et du fanatisme sexuel. La femme est présentée comme un objet de plaisir pouvant satisfaire tous les désirs de la chair, tandis que l'homme est un abruti sexuel portant sa verge sur ses lèvres ainsi qu'une coupe bien remplie, et les enfants de véritables paresseux dont l'exercice le plus prisé n'est rien d'autre que la déglutition excessive et incontrôlée des rivières d'alcool.

Au total, le sexe, l'alcool et l'invective sont les seuls alliés des humains dans la société de TSTA. Ainsi que le suggère déjà le titre du roman, trop de soleil peut effectivement tuer l'amour, car le texte met en scène une société dans laquelle le soleil de la volupté, de la mondanité et du vice, a brillé de « trop », ce qui a finalement « tué » l'amour dans sa définition morale pour le reformater en une terrible source de chaos.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, il est judicieux de rappeler que l'enjeu principal était de montrer comment l'identité du personnage, reflet esthétique de l'animal social aristotélien dans *Trop de soleil tue l'amour*, est tronquée et corrompue par une société dans laquelle le sexe n'a plus de valeur et l'amour vrai est négligé. Pour atteindre cet objectif, quatre paradigmes d'acceptation et de définition de l'amour, inspirés des travaux de Courtois (1998) et Sternberg (1986), ont été explorés dans le corps de la démonstration, visitant tour à tour l'aspect « passion » qui s'est décliné en deux versants (la réciprocité et la non-réciprocité), l'aspect « noble » qui s'est articulé sur la représentation des actes altruistes de certains personnages, l'aspect « rejet » reconnu dans une abdication du gouvernement à accomplir ses missions, attitude qui orchestre à la fois le martyre du peuple et la xénophobie d'une société qui crée ses propres lois pour se protéger dans le *struggling for life* (la bataille pour la survie) et enfin l'aspect « infatuation » qui, reposant sur une érotisation vicieuse de l'affect, se décline en une esthétique de la vulgarité, de la déviance, de la mondanité et de la décrépitude sociale. Au demeurant, on peut affirmer que le roman de Mongo Beti est une farce sociale et politique qui travestit les habitudes et le quotidien des pays d'Afrique au cours d'une période postcoloniale marquée par le retour intempestif du colonisateur (l'image de Georges), l'intoxication

des mentalités sociopolitiques, et où l'amour, thème qui vient d'être visité dans ce travail, loin d'être une expression de l'acceptation de l'Autre dans ses particularités et ses différences, devient le prétexte de la débauche, de la perversion, de l'aliénation de la personnalité, de la rupture de la cohésion sociale entre les citoyens et leurs confrères, entre le Même et l'Autre, voire entre les citoyens et l'administration politique. Il est donc possible de conclure, avec Courtois, que « la sexualité permet [...dans *TSTA*] de [re]créer le culturel et le social » (1998 : 615) et d'opérer, par sa poétisation, un marquage socio-identitaire qui permet de comprendre les mutations, les réalités et les mœurs qui soutendent l'ordre social et politique de l'époque. Et sur ce chemin, le texte de Mongo Beti présente définitivement l'amour comme étant une marque de déliquescence et de déchéance psychiques des personnages, un signe d'apocalypse, un motif scriptural de la jungle sociale et une justification des déboires de l'État dans les sociétés africaines dans la période postcoloniale. Mais, la tâche de l'intellectuel qu'Ambroise Kom (2002 : 35) définit non pas seulement comme « quelqu'un qui a des diplômes », mais surtout « quelqu'un qui a choisi d'envisager le monde d'une certaine façon, en accordant la priorité à un certain nombre de valeurs comme l'engagement, l'abnégation, la réflexion », bien que difficile à parachever, ne reste-telle pas de dénoncer sans états d'âme, comme l'a fait Mongo Beti, ces fléaux qui minent notre société ?

Références bibliographiques

- Bormans, L. (2013), *The World Book of Love. Le secret de l'Amour. Une étude du cœur humain*, Bruxelles, Éditions Racine.
- Chevrier, J. (1984), *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin.
- Courtois, R. (1998). « Conceptions et définitions de la sexualité : les différentes approches », *Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique* vol. 156, n° 9, P. 613-620. <https://shs.hal.science/halshs-00182747>
- Cros, E. (2002), *Genèse socio-idéologique des formes*, Paris, Éditions du CNRS.
- Dictionnaire de l'Académie française* [5^e édition], 1798, Adaptation d'un document électronique émanant de l'ARTFL : <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos/>
- Dubois, J. (1978), *L'Institution de la littérature*, Paris, Nathan-Bruxelles, Labor.
- Eza Boto (1954), *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.
- Fontanier (1977), *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.

- Gengembre, G. (1996), *Les Grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil.
- Goldmann, L. (1964), *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard.
- Hamon, P. (1984), *Texte et idéologie*, Paris, PUF.
- Hobbes, T. (2010), *Du citoyen* [trad. fr. Ph. Crignon], Paris, Flammarion [1^{ère} éd. 1642/1647].
- Janov, A. (2006), *Sexualité et subconscient. Perversions et déviations de la libido*, Paris, Du Rocher.
- Kom, A. (2002), *Mongo Beti parle*, Bayreuth African Studies Series, n° 54, Bayreuth University.
- Landry, S. (2020), *Le Désir sexuel. Le stimuler, le retrouver, alimenter la flamme !*, Paris, Éditions In Press.
- Molinié, G. et Viala, A. (1993), *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Mongo Beti (1999), *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard.
- Montandon, A. (2016), « Sociopoétique », *Sociopoétiques : Mythes, contes et sociopoétique*, CELIS, Université Clermont-Auvergne, n°1. Disponible sur : https://revuesmsh.uca.fr/sociopoetiques/docannexe/file/640/montando_n.pdf ; consulté le 12 mars 2024.
- Ndachi Tagne, D. (1986), *Roman et réalités camerounaises*, Paris, L'Harmattan.
- Ndiaye, El H. M. (2008), *Éthiques et poétiques auctoriales. Le dire de l'auteur francophone face aux idéologies de l'appartenance : Bretagne, Québec, « Afriques »*, Thèse de Doctorat Nouveau Régime en Littérature française, Université Européenne De Bretagne, Université Rennes 2-Haute Bretagne.
- Neefs, J., Amossy, R., Ropars et M.-C. (1992), *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- Plumauzille, C. (2010), « Élaborer un savoir sur la sexualité : le *Dictionnaire des sciences médicales (1812-1822)* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], N° 31, mis en ligne le 23 août 2013, consulté le 03 janvier 2014 sur <https://doi.org/10.4000/clio.9611>
- Staszak, J.-F. et Taraud, C. (2019), « Les nouveaux territoires de la sexualité postcoloniale », in Gilles Boëtsch, Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Sylvie Chalaye, Fanny Robles, T. Denean Sharplay-Whiting, Jean-François Staszak, Christelle Taraud, Dominic Thomas et Naïma Yahi,

Sexualités, identités et corps colonisés, Paris, Éditions du CNRS, P. 237-251.

Sternberg, R. T. (1986), « A Triangular Theory of Love », *Psychological Review*, Vol. 93, N° 2, P. 119-135.

Wormser, G., Garcia, M.-C., Valantin, É., Wunsch, S. & Wald Lasowski, P. (2011). « Sexualité et société. En lien avec le spectacle *La Courtisane et autres Contes (grivois)* d'Émilie Valantin, d'après Jean de la Fontaine », *Sens public*, Revue internationale / International Web Journal, P. 1-31. <https://doi.org/10.7202/1063050ar>.